

Recherches sociographiques



Serge GAGNON, *L'argent du curé de campagne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 254 p.

Denise Lemieux

Volume 52, Number 1, janvier–avril 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045860ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/045860ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lemieux, D. (2011). Review of [Serge GAGNON, *L'argent du curé de campagne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 254 p.] *Recherches sociographiques*, 52(1), 185–187. <https://doi.org/10.7202/045860ar>

plus large, d'autre part. Il n'y a pas de réponse univoque à cette question, mais elle continue à se poser dans tout le reste du livre.

Les chapitres deux à cinq étudient principalement les conditions et les expériences des champs de bataille pour l'infanterie. Une des sections les plus remarquables est la discussion de l'odeur du champ de bataille, « un vaste charnier ». Ceci rappelle le travail d'Éric Leed sur le labyrinthe des fossés dans la Première Guerre mondiale, où les soldats ont vécu parmi les cadavres. L'air portant l'odeur de la bataille est bien présent dans la prose de Vincent. Beaucoup d'analyses portent sur les fantassins, et on peut se demander ce qu'il en est des expériences de la mort chez les aviateurs et les marins. De plus, quelles sont les différences entre la perception de la mort parmi les soldats canadiens-français et celle des autres Canadiens n'ayant pas été élevés dans le giron de l'Église catholique ?

Dans certains cas, la prise en compte du genre aurait ajouté à la profondeur de l'analyse, notamment dans le bref examen de la sexualité parmi les soldats où l'auteur aurait pu s'interroger sur la masculinité chez les volontaires canadiens-français, particulièrement en développant la réflexion sur la prostitution, l'homosexualité et la masturbation, sujets pourtant abordés. Dans le même sens, l'esprit de corps souligne l'importance des confréries pour les soldats canadiens-français, venant d'une société plus patriarcale que leurs compagnons canadiens-anglais.

Enfin, la plus grande critique que l'on peut adresser à Vincent est qu'il ne situe pas ses analyses dans des débats plus larges sur l'identité canadienne-française. Les sources doivent être évaluées non seulement pour leur mérite individuel, mais également pour ce qu'elles indiquent au lecteur au sujet des militaires du Québec, au-delà du contexte de l'histoire canadienne. De plus, en quoi les militaires québécois étaient-ils différents d'autres combattants, à part, bien sûr, la langue ? Il me semble que plusieurs des sources de Vincent indiquent des similitudes entre les soldats alliés et leur expérience de la mort, de l'emprisonnement et de la douleur. Le livre souffre de l'absence d'une définition concrète de la façon dont les soldats canadiens-français étaient différents de leurs contemporains et de ce qu'une telle différence pourrait avoir signifié dans l'expérience du champ de bataille.

Ils ont écrit la guerre est une bonne introduction aux récits de soldats canadiens-français ayant participé à la Deuxième Guerre mondiale et Vincent réussit à présenter une histoire « au ras du sol ». Beaucoup d'historiens utiliseront cet ouvrage comme point de départ de leurs propres investigations sur les rapports que la guerre a avec le genre, la violence, l'emprisonnement et la langue.

Jane McGAUGHEY

Serge GAGNON, *L'argent du curé de campagne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 254 p.

Dernière mouture d'une remarquable production sur la morale et la religion pour la période du Bas-Canada, l'étude de Serge Gagnon exploite à nouveau la correspondance des prêtres avec la hiérarchie. En ciblant directement l'argent plutôt

que la charge pastorale, l'historien n'abandonne pas sa posture d'historien des moralités : il scrute sa documentation sous l'angle des revenus (dîmes, casuels, biens paroissiaux) d'une profession qui dépendait de la plus ou moins grande richesse des communautés paroissiales. En examinant pour tout le territoire le niveau de vie des curés de campagne, déjà abordé par Christine Hudon pour la Vallée-du-Richelieu et par René Hardy pour la Mauricie, Serge Gagnon ne prétend pas avoir effectué une analyse comptable du sujet qui, dit-il, reste à faire. Sa documentation qualitative lui permet d'esquisser une biographie collective fondée sur la variété des profils biographiques de quelques centaines de prêtres qui en constituent la population. Le portrait ainsi tracé s'avère contrasté.

Une fois posées les normes institutionnelles et les règles d'application de ce qui détermine la rémunération, les pratiques de gestion des évêques, dont témoignent les lettres, révèlent une sorte de négociation des postes où interviennent les besoins de main-d'œuvre, l'acquisition d'expérience, les états de service des curés, leurs aspirations et dans des cas exceptionnels une conduite à sanctionner. Passant en revue de façon assez détaillée les situations individuelles et l'influence des conjonctures et des générations sur les parcours, il construit d'un chapitre à l'autre un portrait différencié et dynamique de l'état des revenus selon les cycles de carrière et les régions : le faible salaire des vicaires, le revenu précaire des curés des paroisses pauvres et des missions éloignées, le revenu confortable de la majorité des cures et le revenu élevé tiré des larges paroisses ou de paroisses doublées d'une mission à desservir. D'abord vicaires mal payés puis curés d'une paroisse modeste, la plupart des prêtres au cours de leur trajectoire accèdent assez rapidement à un confort respectable pour l'époque, un petit nombre seulement acquérant une fortune qu'ils vont investir ou thésauriser et quelques-uns vivant de façon ascétique.

L'argent pour quoi faire ? Si la rémunération amplement décrite dans les premiers chapitres laisse aussi entrevoir des éléments de la vie des paroisses du Bas-Canada, c'est dans les derniers chapitres que l'historien porte un regard ethnologique sur le mode de vie des curés, leur ameublement, leurs lectures ou les menus de leur table ainsi que sur les motifs d'acquisition de maisons, ce qui conduit certains à délaisser leur presbytère. Se dessine par ailleurs à travers la présentation de cas et de quelques histoires de famille mieux documentées par l'historiographie, une sociologie de la famille du curé de campagne qui éclaire peut-être des phénomènes de mobilité sociale du curé où la famille était partie prenante. Si la famille contribue au départ à l'établissement du jeune prêtre et dans certains cas lui transmet un patrimoine, il loge souvent chez lui des membres de sa famille qui lui rendent aussi des services domestiques ; par ses liens avec l'élite de la paroisse, il semble aussi favoriser des mariages avantageux pour ses apparentés. Enfin, c'est à sa famille qu'il transmet une partie de ses biens. Au-delà du réseau familial, une variété de comportements semble se dessiner à travers les dons aux paroissiens pauvres que certains effectuent à leur propre détriment, tandis que des curés nantis consacrent une partie de leur patrimoine à la fondation ou au fonctionnement d'institutions d'éducation.

Moins généralisable, mais très originale, cette partie de l'ouvrage ouvre des perspectives nouvelles pour d'autres recherches. En s'interrogeant sur les usages de l'argent à travers la consommation, les dons et transmissions de biens matériels

aux proches et aux apparentés, Serge Gagnon veut soulever la question plus vaste de l'éthique entourant l'argent dans les milieux catholiques dont cette petite société est un cas exemplaire. Confrontant les pratiques d'acquisition des curés aux discours évangéliques dont souvent elles s'écartent, il croit pouvoir remettre en question les théories de Weber sur l'éthique protestante supposée différente de l'éthique catholique.

Par-delà le débat soulevé et à poursuivre, et les enjeux de mobilité mieux documentés, Serge Gagnon apporte à ses analyses sur l'argent du curé de campagne la maîtrise incomparable d'une vaste documentation qu'il exploite rigoureusement en la situant bien dans les travaux du domaine. Ce livre intéressera sans doute les chercheurs en histoire religieuse, en histoire rurale et en histoire économique. Quant à l'histoire de la famille à laquelle il a apporté déjà plusieurs contributions, les pistes avancées à partir du personnage du curé confirment l'intérêt de poursuivre davantage de recherches sur les liens familiaux et la transmission dans tous les milieux.

Denise LEMIEUX

INRS, Urbanisation, culture et société,
Montréal.
denise_lemieux@ucs.inrs.ca

Gilles BOILEAU, avec la collaboration de Léo CHARTIER, *Étienne Chartier. La colère et le chagrin d'un curé patriote*, Québec, Septentrion, 2010, 360 p.

Depuis des années, Léo Chartier, descendant de la famille de l'abbé Boileau, glane et collige les écrits du prêtre patriote. Il s'est associé à Gilles Boileau, ex-professeur de géographie à l'Université de Montréal, pour mettre cette documentation en forme et proposer une compréhension des idées et des actes d'Étienne Chartier (1798-1853), figure atypique du milieu clérical, avec le curé de Saint-Denis-sur-Richelieu, Augustin-Magloire Blanchet (voir www.biographi.ca). On comprend, d'entrée de jeu, que le personnage est complexe et que ses actions peuvent requérir maintes explications et nuances.

L'ouvrage suit chronologiquement la correspondance de Chartier avec les évêques sous « l'autorité » desquels il s'est trouvé. L'image qui se dessine de Chartier, ordonné en décembre 1828, est celle du curé de l'époque, mais d'abord et avant tout, celle des déboires du curé imprévisible avec les paroissiens des différentes paroisses qu'on lui confie et retire, et avec les évêques, M^{sr} Lartigue en tête. L'auteur cite abondamment les lettres de Chartier qui ne peut pas ne pas paraître querelleur et procédurier, lui qui a fait des études de droit avant d'opter pour la prêtrise, proposant même que l'évêque éteigne ses dettes comme condition à son choix. On aura compris que la vie du personnage – car c'en est un – est touffue, ce que l'ouvrage rend à souhait et, jusqu'à un certain point, à l'excès. Le point de vue est collé aux lettres qui déterminent la narration des événements sans trop contextualiser les idées et les activités de Chartier. Il s'ensuit un ouvrage où le souci de l'explication est plutôt absent, lacunaire.